Bulletin d'information
édition spéciale - 19 mars 2022

la piazza

Lorsque les temps se font noirs,

Il nous faut apprendre à devenir des lanternes !

Editeur responsable : Calà Salvatore, CASI-UO asbl – rue Saint Guidon 94 -1070 Anderlecht

EDITO

Le CASI-UO s'apprêtait à célébrer le cinquantième anniversaire de son existence quand nous est arrivée la très triste nouvelle du décès de son fondateur. Dès cette annonce, se sont multipliées les réactions en provenance de tous les horizons qu'au cours de son intense trajectoire de vie, faites de multiples rencontres, d'initiatives fondatrices, d'engagements sociaux, politiques, culturels, religieux, il avait fréquenté, dans la coopération souvent, la confrontation plus d'une fois, mais toujours avec loyauté. Ces réactions, sous forme de témoignages de gratitude, de poésies, de récits interprétatifs de rencontres et d'activités communes ont déjà trouvé place dans une autre publication.

Le présent numéro de « La Piazza » en reprend un grand nombre. Mon propos n'est pas de les résumer, ce qui ne pourrait se faire qu'à partir d'une opération de sélection inévitablement arbitraire.

Je voudrais relever – et j'assume donc bien ici le risque d'une interprétation sélective, certes, mais la plus impartiale possible – quelques « constantes » qui ont, au travers des mutations qui ont marqué trois décennies : 1970 – 2000 l'aventure du CASI-UO et qui pourraient – devraient ? -continuer à définir le style et les priorités du CASI-UO d'aujourd'hui et, espérons-le, de demain.

Et tout d'abord : RIEN n'eût été possible sans la décision radicale inaugurale : celle prise par Bruno mais aussi par celles et ceux qui ont constitué avec et autour de lui la cellule germinale de tout le développement ultérieur. Il s'agit de partager sans restriction ni réticence les conditions d'existence matérielles d'une portion de la population immigrée italienne. Partage authentique – et non simple « insertion » toujours à distance et comme en surplomb – dont la condition était la limitation locale précise : « Cureghem ». Dans le cas de Bruno, ce partage - « *condivisione*» - comportait la condition « d'immigré », au sens de refugié. Sa venue en Belgique n'était pas choisie. Elle résultait d'un bannissement de la part de l'institution à

laquelle il appartenait : l'Église catholique italienne et ce pour des motifs d'engagement solidaire et de passion d'émancipation auprès, déjà, de la jeunesse. C'est la branche belge de la même institution qui l'accueillit et lui a accordé une reconnaissance fonctionnelle, sobre et décente, lui permettant la solidarité de base sans laquelle aucune crédibilité ne lui aurait été reconnue.

Certes, ce commencement n'est pas comme tel, réitérable à l'identique. Mais le CASI-UO resterait-il bien fidèle à lui-même sans la même passion de partage des conditions de vie, dans le quotidien et dans la durée, quels que soient, par ailleurs, les mythes porteurs et les convictions qui soutiennent cette éthique qui ne s'enseigne pas? Avant d'être un projet précis et défini et pour l'être vraiment , le CASI-UO fut ainsi un lieu de vie, un style de partage, de confiance et d'éveil.

Ce partage d'existence -condition nécessaire mais non suffisante – permit à son tour une disponibilité inconditionnelle d'écoute des jeunes - travailleurs, étudiants, chômeurs,…- italiens du quartier, de la première ou de la deuxième génération d'immigration. Écoute et accueil libérateurs, socle d'une ouverture à l'apprentissage du monde. Au travers des méthodes de déchiffrement critique des actualités soigneusement choisies, du plaisir, nouveau pour la plupart, d'acquérir un début de maîtrise des mots grâce auxquels une distance peut-être prise par rapport aux colères sourdes, aux mornes résignations, aux accès de violence et d'ancestrales « autodénigration » peuvent se transformer en conscience fière et en responsabilité collective.

Le trait d'union, la médiation entre le déchiffrement du réel par l'apprentissage de la lecture et de la parole argumentée d'une part et l'enthousiasme d'une militance naissante d'autre part, c'est la "poétique". Faire un monde autre (et non pas recopier, reproduire le monde tel qu'il est, comme des rimailleurs impuissants) voilà bien le cœur de ce que Bruno appelait l'éducation – "porter hors de"- hors des conventions, des mutismes imposés, des soumissions stériles, vers un espace nouveau de libertés solidaires.

En ce sens, le poète “inspiré” que fut Bruno se voulut et fut au service de la poétique collective des jeunes du CASI-UO qu’il conduisit à l’expression. Géniale fut son idée de couler les mots de la condition, de la révolte et de l’espoir immigrés dans des mélodies traditionnelles du peuple sicilien.
Combien inspirante et mobilisante fut sa création théâtrale où put s’exprimer et se ratifier, dans le travail des corps et de la parole, les critiques, les découvertes, les projets mûris dans les séances de l’Université ouvrière. Parfois, non sans quelque lourdeur didactique typique de l’époque, mais le plus souvent avec au meilleur sens du mot, toute la “pathétique” de la condition immigrée : “Mineurs du fond”…
En étroit parallèle, l’action éducatrice du CASI-UO s’appuyait sur des analyses socio-politiques sérieuses et à maints égards novatrices de la réalité migratoire. Il suffit de rappeler les deux courriers hebdomadaires du CRISP, la thèse de Silvana Panciera sur les Conseils Communaux Consultatifs, les huit cahiers “Lire l’immigration”. Une des bases “statistiques” de ce travail était fourni par des enquêtes de terrain, auxquelles les jeunes étaient activement associés.
Vient alors le grand tournant des années 79-81. Une crise économique qui s’aggrave; les mutations culturelles qu’elle engendre; des organisations du mouvement ouvrier de plus en plus sur la défensive; le tournant “néo-libéral” de la sphère du pouvoir.
Ce tournant constitue comme le contexte de transformations marquantes dans la vie du CASI-UO :

- Bruno Ducoli s’engage désormais à un autre niveau de responsabilités, dans le droit fil de ses convictions et analyses. C’est entre autres, l’ouverture du CBAI qui commence ;
- Il le dira lui-même : cette décision devait constituer comme un appel d’air aux jeunes mûris dans la première phase de l’expérience en vue de prendre désormais une place prépondérante dans la direction, l’organisation et la gestion du CASI-UO. Moment décisif et délicat celui d’une institutionnalisation démocratique du mouvement à la hauteur de sa complexité croissante et face au défi

de maintenir et d'approfondir les options d'émancipation et de solidarité originelles spécialement dans le contexte ambivalent des formes nouvelles de subsidiation (ACS,…) impliquant des conditions et des contrôles, dans ce qu'on appellera désormais la sphère non-marchande;

- Novation elle aussi décisive : la décision de créer des perspectives de travail fidèles ici aussi aux options de base. Ce fut l'énorme et difficile investissement dans des coopératives de production et de commercialisation.

Mais Bruno restait présent. Son écoute de la nouvelle génération – qu'un nouveau travail sociologique, mené avec Albert Bastenier, venait à le qualifier de « prolétariat non fixé » - lui fit prendre la mesure de la déstructuration anthropologique subie de plein fouet, par la population en proie à la désorientation et aux mirages de la surconsommation. Cette écoute le persuada de tenter de donner de nouveau, mais à une profondeur inédite, des mots, des chants, des rêves féconds à des épreuves et des désarrois dont les recours aux drogues constituaient le symptôme destructeur.

Ce fut :

- Le nouveau disque « Puri-ailes »
- Le nouveau théâtre, reprise recréatrice du mythe épique de l'Odyssée.

Marquantes furent les « Cartes blanches » de Bruno qui explicitaient la nécessité urgente d'une sorte de nouvelle provision mythique susceptible de conférer un poids d'enthousiasme et de persévérance à une résistance à l' « à quoi bon » et au repli cynique et désenchanté. Le thème du « Voyage » venait ainsi redonner à l'immigration de plus en plus plurielle sa place de révélateur à la fois d'une injustice subie et d'une possibilité d'alternative. Le voyage de l'émigration- immigration comme symbôle expressif d'une volonté de ne pas se conformer au monde existant et de ne pas s'enfermer dans la guerre civile de l'envie, l'enfer de la mauvaise conscience de la bourgeoisie comme disait Pasolini.

EDITO

Bruno Ducoli a consacré plusieurs Cartes Blanches à la question du rapport entre État et Société Civile. Il y invitait à prendre acte du dépassement de l'opposition entre ces deux instances, opposition devenue classique et argumentée, entre autres, par Gramsci; des mutations sociales et politiques, qu'il analysait avec acuité, il concluait à la nécessité d'une "nouvelle alliance" entre État et Société Civile – où il plaçait le CASI-UO, à côté d'autres instances de la sphère non-marchande – contre les formes nouvelles du capitalisme à la condition, bien sûr, que cette alliance ne se réduise pas à une dépendance clientélaire. L'enjeu reste de taille, plus que jamais.

Pour conclure.

A travers les mutations brièvement mentionnées, une constante fondamentale me semble émerger. Il s'agit de ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'éducation permanente. Mais à la condition de bien en comprendre le sens et d'en évaluer sans cesse la mise en œuvre.

Sa pratique a permis et devrait permettre de connecter, de relier des lieux et des enjeux nouveaux pour enclencher « le processus fondamental d'une éducation politique connectée à une forme d'éducation sociale. (…) Il s'agit de produire de manière cohérente des animations sociales qui permettraient effectivement d'alimenter les processus d'apprentissage de la responsabilité politique face aux nouvelles formes d'exclusion » (M. Maesschaelk)

Le chantier reste plus que jamais ouvert. A partir d'une population « immigrée », investir ainsi les « lieux » significatifs : travail, école, santé, culture… Travailler à la vitalité d'un mouvement social authentique et pas simplement alimenter un simple mouvement d'opinion.

Claude Castiau

La célébration du 50eme anniversaire du Casi se préparait aussi chez nos amis de Gargnano. Cette lettre nous est parvenue fin 2020.

I 50 anni del Casi-uo

Non è facile riassumere le opere e i giorni di 50 anni di vita. Si rischia di dimenticare cose importanti e di enfatizzare cose che il vento ha travolto. E di rimemorare soprattutto quello che è piaciuto per motivi contingenti anche se di minore importanza. Cinquant'anni sono lunghi e i cambiamenti intervenuti ci espongono a pesanti anacronismi che sono i rischi più perniciosi da evitare in ogni ricorrenza celebrativa. Siccome però è pericoloso non ricordare le lezioni del passato, permetteteci di dirvi di aver vissuto un piccolo miracolo. Per l'insignificanza degli inizi, per l'inanità dei mezzi a disposizione e per l'età degli operatori ci pare davvero di poter dire trattarsi di un piccolo miracolo. Un mutevole flusso di buone volontà che corre in fretta e lascia di sé poche tracce.

Correva l'anno 1971 quando, finita l'università, alcuni giovani studenti, quasi tutti italiani e implicati nel movimento per la difesa dei diritti degli studenti stranieri, scoprivano che nel comune di Anderlecht dell'agglomerazione brussellese soggiornavano attorno agli 8 mila immigrati italiani. Ad un veloce riscontro risultava evidente che per lo più erano sì italiani ma la maggior parte di seconda generazione: venivano dalla crisi dei bacini minerari della Vallonia o del Limburgo belga. Dall'università questo sparuto manipolo portava tanto fuoco alimentato da solide letture, per esempio don Milani e Paulo Freire, con alcune idee di Antonio Gramsci e da alcuni fecondi slogan: "Ai poveri non dare un pesce ma insegna loro a pescare". Nonché l'insegnamento di un saggio proverbio cinese: "Se prevedi per un anno semina del riso, se prevedi per dieci anni pianta un albero, se prevedi per cento anni apri una scuola". Anche per noi, tutto cominciò

davvero con una scuola: l'Università Operaia.
Rivolta ai giovani lavoratori o figli di lavoratori, l'Università Operaia aveva come obiettivo di formare dei "moltiplicatori sociali", cioè dei giovani capaci di orientare e di accompagnare l'evoluzione della loro comunità d'origine. Da questa esperienza di formazione alla "passione civile" sono in effetti usciti dei giovani quadri che hanno dato vita in questi cinquant'anni ad un insieme di progetti differenziati e insieme articolati.
In verità l'Università Operaia era la chiave di volta di tutto il nostro intervento innervato da capo a fondo dalla formazione linguistica, ma anche dall'analisi approfondita sulle cause della povertà soprattutto culturale e spirituale.
Sull'Università Operaia in questi anni è stato scritto tanto e spesso anche bene. Si dice di meno tuttavia che dal primo anno abbiamo dato vita ad iniziative teatrali con un chiaro intento pedagogico. I titoli di questi incerti esercizi recitati in italiano sono stati successivamente: "Uniti si vince 1" , 2, poi 3 e infine il quarto "Paysages intérieurs d'un voyage sans fins", in francese proprio per la presenza di giovani delle varie comunità dell'immigrazione. Questi lavori convogliavano un pubblico numeroso di spettatori composto prevalentemente da famigliari ed amici. Queste rappresentazioni annuali cercavano fin dove possibile di diffondere gli approfondimenti emersi dai corsi dell'Università Operaia che si svolgeva durante tre incontri alla settimana e aveva come trama settimanale le notizie prese da due quotidiani di opposta tendenza ideologica. La linguistica era declinata secondo una etimologia elementare si, ma accurata, tale da mostrare che per potere comunicare le lingue sono vive e si trasformano. Al sabato sera, con quelli che potevano, si andava a vedere un film impegnato seguito subito dopo da una discussione sui contenuti.

Anno dopo anno i quattro teatri hanno conosciuto un certo successo in Belgio e all'estero. Dopo una di queste rappresentazioni "Le Monde" scriveva: *"Venuti da Bruxelles su un autobus, i quaranta attori del Centro di Azione Sociale Italiano hanno presentato non tanto un teatro ma qualcos'altro: una maniera operaia di rappresentare un teatro politico. Un approccio e una pratica diversa. Davvero appas-sionante*".

In un'intervista Julos Beaucarne, dopo una esibizione del gruppo canoro "Bella ciao", a sua volta ebbe a dire: "Qui in Belgio conosco un gruppo che si chiama CASI. Sono operai o persone che lavorano in diversi settori. Insieme fanno uno spettacolo, ma quando li senti ti strizzano le budella perché non ti parlano di cose che non conoscono".

Il gruppo ha avuto al suo attivo quattro long playing con numerose e apprezzate rappresentazioni di Bella Ciao in Belgio e all'estero. Una rapida formazione musicale era proposta a chi ne era del tutto digiuno. Nate per il teatro per alleggerirne i testi - aerare si diceva all'epoca - scrivevamo queste canzoni sull'aria di melodie popolari e non solo italiane . Un'operazione, questa, che anche la resistenza al fascismo aveva adoperato in Italia con successo. Teatro e produzioni musicali miglioravano di anno in anno al punto che la stampa, la radio e la TV (soprattutto tramite l'indimenticabile giornalista Anne Martynow) cominciarono a parlarne aumentando l'audience. Questo faceva sì che aumentavano anche i partecipanti all'Università Operaia e pertanto anche i coristi. Questa inattesa crescita determinò negli anni anche la necessità di strutturare meglio l'organizzazione che sosteneva tutto questo lavoro ed altre iniziative che gli crescevano accanto.

Nacque così il CASI-UO (Centro di Azione Sociale Italiano – Università Operaia) che conobbe nel tempo una notorietà ben al di

là del quartiere di Cureghem dove era nato e dove ancora vivevano gli animatori, interni ed esterni. Dopo qualche anno di questa crescita prendemmo coscienza anche delle trame portanti dell'operazione che erano non solo "tracce di memoria ma anche semi di futuro" fino a permettere nel 1995 di poter definire il CASI-UO come

- un luogo di relazioni comunitarie,
- un pensiero e delle prospettive,
- una pratica e delle realizzazioni.

A poco a poco il centro si trovò a realizzare in seno all'immigrazione italiana un lavoro di due dimensioni strettamente connesse: appropriazione di identità e inserimento nella società ambiente, mai l'una dimensione senza l'altra.

Così, nel corso degli anni, le attività si sono diversificate adattandosi alle nuove situazioni della società e il CASI-UO si è arricchito della collaborazione di altre comunità, immigrate e non. L'ambizione del CASI-UO è diventata allora quella di giocarsi interamente sull'apertura: di partire alla scoperta dell'Europa che si stava strutturando e offrire alla sua costruzione l'esperienza interculturale della comunità italiana.

Nacquero così la già citata corale "Bella ciao" che in poco tempo si autonomizzò, cominciando a diffondere le canzoni al di là del teatro da cui erano nate; e ancora il Centre d'Orientation et de Formation aux Technologies Nouvelles (COFTeN), il tavolo delle lingue, il doposcuola, un centro di documentazione, una formazione e un servizio giuridico, un gruppo di riflessione per giovani genitori, un open-service di elettronica (Technofor), una radio libera, il Progetto 20, luogo di accoglienza e di accompagnamento per i giovani in difficoltà famigliare, quattro cooperative (Garage Bonnevie, Stamperia Barbiana, Vallecas

idraulica, Deruta, negozio di artigianato italiano).
Per lunghi anni, infine, il CASI-UO ha collaborato strettamente col suo corrispondente spagnolo, il CEFA-UO, come pure col Centre Bruxellois d'Action Interculturelle (CBAI) e con ogni organizzazione, piccola o grande, con la quale interpretare Bruxelles come la "Regione di tutte le sfide".
Riconosciuto come organismo regionale di educazione permanente, il CASI-UO riceve sussidi dal Ministero della Comunità Francese, la Commissione Comunitaria francese, il Fondo Sociale Europeo, e, ma solo agli inizi e per molto meno, dal Ministero italiano del lavoro.
Per sviluppare la conoscenza della comunità italiana, ma anche per stimolare riflessioni attorno alle questioni di società come l'Europa sociale, la società duale, i giovani e il loro avvenire, … il Centro ha anche organizzato conferenze, incontri, esposizioni (famosa quella sull'emigrazione italiana in Belgio, "Memoria"). E ha dato vita anche ad una settimana annuale di informazione sull'evoluzione e lo sviluppo della società italiana e una festa della comunità italiana di Bruxelles e dei suoi amici.
Grazie alla solidarietà dei permanenti e di molti volontari, siamo riusciti a arricchire il cammino, ma non vogliamo essere come quel gallo che si vantava di aver fatto nascere il sole. Riconoscendo di aver fatto qualcosa, siamo per altro anche consapevoli che sono tutte cose che il tempo sottoporrà a verifica per ritenere solo quelle che sono nodali e moltiplicatrici: quelle che sono buone e che sono buone per tutti. Il nostro modo di essere militanti è di restare delle persone che combattono per il bene, contro il male per rendere disponibile a tutti i cittadini lo spazio collettivo (la società) e le sue risorse. Rendere migliore lo spazio pubblico vuol dire anche non assentarci dall'educazione dei nostri figli, senza dimenticare che tutti i figli sono figli di tutti. E' bene ricordare che nel

matrimonio di Angela e Marco – due militanti della prima ora - abbiamo cantato di voler mettere questi valori *"nel cuore di quelli che nasceranno".* Figli che adesso sono già adulti e cresciuti accanto a noi.

Conclusione

I cinquanta anni che abbiamo narrato non sono i cento anni del proverbio cinese con il quale abbiamo aperto questo racconto. A questo punto è importante informare che a partire dal 2001 il gruppo dei fondatori ha preso la pensione ed è tornato in Italia dove ha dato vita al Centre Européen de Rencontre et de Ressourcement (CEReRe) sul lago di Garda. In questo luogo, durante 20 anni di attività, sulla scia dello spirito dell'origine, sono stati accolti molti membri del CASI-UO ma anche parecchie migliaia di altre persone, nonché tre convegni europei. A testimonianza di questa continuità, insieme abbiamo festeggiato a Gargnano (BS) i 40 anni del CASI-UO e i primi 10 del Centro Europeo.

Il rientro dei fondatori ha permesso ai successori, ormai a loro volta padri e madri di famiglia, tutti venuti dalla prima linea dell'Università Operaia, di dimostrare il loro valore e di continuare, rinnovandolo, il grande impegno di cui sono il frutto e di cui sono poi a loro volta diventati i promotori.

A conclusione di questa rapida memoria non resistiamo alla tentazione di trascrivere due canzoni che riteniamo tra le più significative della nostra storia.

Bruno Ducoli

Il nostro domani

È forte il sole e dolce il mare,
bello il monte e grande il piano,
se negli occhi di chi guarda
non c'è brama di proprietà.

Ed il tuo sguardo non ha rive,
non ha sponde il tuo sentire,
se nelle mani prendi il mondo
come trama da costruire.

Lavoreremo le speranze
del pensiero e dell'amore
e gli orizzonti non son mete,
ma confini da valicare.

Quando la vita sarà degna
d'ogni uomo e del lavoro,
avremo un mondo senza patrie
senza vinti né vincitor.

Extimité

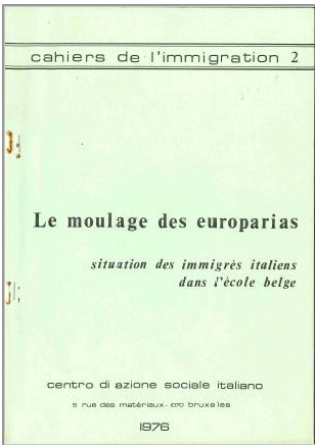
Mineurs du fond de nos mémoires
nous sommes nés où l'on vendait
nuits de charbon, silences pourris
défiants l'humanité

On a grandi, voyant mourir
le soleil de nos parents
Chemins brûlés, paroles coupées
l'avenir de nos amis

Pour nous la mine c'était l'école
nos baraques sont nos quartiers
un trou perdu d'où regarder
s'amuser vos solitudes

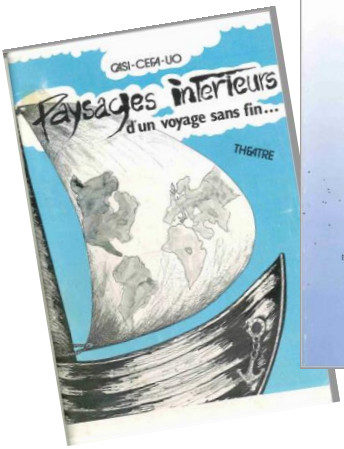
Et maintenant quand on nous dit
«Consommez, dansez avec nous»
on veut encore nous employer
contre les derniers venus

Le long chemin de l'utopie
nous marchons, les yeux troublés,
une fleur perdue rythme nos pas
nous rêvons d'un homme nouveau



Pubblicazioni

- Immigration et formation : l'expérience du CASI-UO, studio per la Commissione delle Comunità europee (1974)
- Le moulage des europarias - La fabbrica degli Europaria (1976)
- La seconde étape du voyage. Réalités et perspectives de la deuxième génération d'immigrés italiens en Belgique (1975 – 1977 – 1979)
- Uniti si vince 1 – 2 – 3. Teatri (1975 – 1977 – 1979)
- Le CASI-UO : une expérience de post-alphbétisation, UNESCO (1980)
- Un an de formation et d'orientation professionnelle. Analyse de l'expérience du CASI-UO COFTeN (1985)
- Paysages intérieurs d'un voyage sans fin. Teatro (1986)
- Pratiques pédagogiques, contraintes sociales, devenir professionnel (1986)
- Jeunes chômeurs en formation : l'en-jeu (1987)
- De la perte de sens à la réappropriation de soi. (1987)
- Nouvelles formations, qualifications, professions au CASI-UO. (1989)
- Entre souvenir et avenir. Enquête sur les jeunes italiens de Bruxelles (1990)


CASI-CEFA-UO
Paysages intérieurs
d'un voyage sans fin...
THEATRE

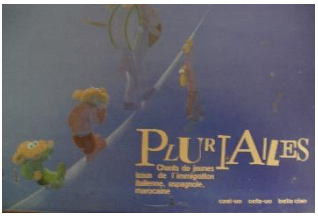
casi-uo
entre
Souvenir
et
Avenir
ENQUÊTE SUR LES JEUNES ITALIENS DE BRUXELLES

lire l'immigration
1
MARCHE DU TRAVAIL
ET
IMMIGRATION

CANZONIERE
dell' EMIGRAZIONE 1

CANZONIERE
dell' EMIGRAZIONE 2

CANZONIERE
DELL'
EMIGRAZIONE 3


PLURIALES

Une belle fable à raconter à vos petits-enfants

Il était une fois des jeunes adultes assoiffés de justice qui voulaient agir pour qu'elle gouverne la terre. Leur devise était : « Laissons ce monde meilleur de ce que nous l'avons trouvé ». C'était la devise que leur Ainé leur avait proposée et ces jeunes le suivaient car ses propos étaient convaincants et intellectuellement bien fondés.

Laissons ce monde meilleur de ce que nous l'avons trouvé

Cette intime consigne que Bruno avait profondément enracinée en lui, était sans doute aussi la même que le groupe des « établis » de la rue des Matériaux, 5 à Anderlecht nourrissaient au plus profond de leur être. Était-ce le sens d'un appel, voire d'une mission… ? Grâce au roman d'Albert Linhart, le terme « établi » avait fait fortune. À l'époque on dénommait ainsi ces militants intellectuels qui, à partir de 1967, s'embauchaient, « s'établissaient » dans les usines ou les docks. Le terme s'est élargi ensuite à toute personne qui quittant une situation plus confortable et privilégiée, allait vivre parmi les moins favorisés pour être comme eux et près d'eux. Nous étions 6 en 1971 : Bruno, Alberto, Anne, Italo, Roberto et Silvana. Quatre, encore aux études, avaient quitté le campus universitaire de l'UCL, installé en ce moment encore à Leuven. Au fil du temps, certains sont partis et d'autres ont nouvellement rejoint le groupe de départ pour des périodes plus au moins longues : 20 ans Antonio, quelques années Patrick, plusieurs mois Marina et Sergio. Mais les allées et venues ne vont pas être ici comptabilisées. Chacun y a mis du sien et le siège du CASI-UO est resté à la rue des Matériaux pendant près de 10 ans. Une étude menée quelques temps après auprès de la Régie des Bâtiments de la Commune d'Anderlecht nous avait appris

que cet immeuble était qualifié comme « *taudis insalubre non améliorable* », mais le fait d'avoir transformé avec l'aide de tous les jeunes du CASI-UO un café délabré en une école de conscientisation était une victoire symbolique impayable. Au rez-de-chaussée l'espace des activités, aux étages les habitations, mais cet espace « privé » était souvent grignoté par des activités qui se déplaçaient aux étages et le samedi, jour de la permanence juridique d'Antonio, on allait parfois prendre sa douche en passant devant la file des personnes en attente des conseils de notre exceptionnel Maitre Antonio.

Qui ne sait pas d'où il vient, ne sait pas où aller.

Avant de nous installer à la rue des Matériaux, alors que Bruno habitait déjà à la rue Rossini, une enquête avait été menée pendant un an auprès des familles de Cureghem, le quartier d'Anderlecht le plus peuplé d'Italien(ne)s. Cette enquête se faisait durant les fins de semaine. Chaque visite à une famille pour répondre au questionnaire était confiée à deux personnes : un homme et une femme, un(e) étudiant(e) de l'UCL et un(e) jeune issu(e) de l'immigration. Les résultats qui en sont sortis montraient clairement la perte d'identité, à des niveaux différents, à la fois des adultes et des plus jeunes. Les premiers figés dans le passé « traître », se sentaient abandonnés par les institutions, les deuxièmes pataugeaient sans trop bien savoir à quel modèle de vie se conformer. Mais Gramsci nous le rappelle, aujourd'hui comme alors, quand il écrivait ses Cahiers dans la solitude de la prison : *celui qui ne sait pas d'où il vient, ne sait pas où aller*. Il fallait donc avant tout renouer avec son histoire, l'histoire des peuples, raconter l'immigration non pas uniquement comme une défaite, mais comme forge d'une nouvelle humanité, un drapeau à passer comme un témoin aux plus jeunes générations. C'était bien écrit par Bruno dans le refrain de la chanson *Da tutti gli*

orizzoni (Depuis tous les horizons) : *Siamo immigrati sempre più stranieri come voi tutti in questa società dove l'amore è condannato e dove tutto insegna a odiar….**se nel viaggio e nel lavoro si produce estraneità, noi farem dell'esclusione un sentier d'umanità** (Nous sommes des immigrés de plus en plus étrangers, comme vous tous dans cette société où l'amour est condamné et tout nous apprend à détester…**si dans le voyage ou dans le travail s'engendre l'étrangeté, nous ferons de l'exclusion un sentier d'humanité** »*

Nous nous réjouissons qu'aujourd'hui dans le programme d'histoire, l'immigration commence à y figurer et qu'elle soit de ce fait connue et enseignée, aussi bien en Belgique qu'en Italie.

L'ouvrier connait 100 mots, le patron 1000. C'est pour cela que c'est lui le patron

L'enquête avait aussi crument mis en évidence les besoins culturels d'une population d'adultes souvent peu scolarisée, parfois analphabète, et pour les plus jeunes le retard scolaire et l'inflexible orientation vers des filières scolaires peu réjouissantes. Echauffés par les programmes de conscientisation impulsés par Paulo Freire (La pédagogie des opprimés) et par l'expérience de l'École de Barbiana qui avait pointé le doigt sur la reproduction sociale opérée par l'enseignement - plus tard si bien illustrée par Pierre Bourdieu et son centre parisien -, nous avons investi toutes nos énergies dans la formation et la culture sous ses multiples expressions. Bruno avait connu personnellement l'expérience de Barbiana et don Milani lui-même. Il s'en est inspiré et il nous en a inspiré(e)s. Avec nos pauvres moyens mais avec le génie de Bruno, de Virginio, d'Alain sont nées des théâtres, des chansons, des écoles des devoirs, des cours de langue, des soirées d'informations, des recherches… et le fleuron d'Université Ouvrière. D'autres affirmations tout aussi incisives nous venaient de cette

école de Barbiana, perdue dans Apennins, mais bousculant toute l'Europe. Les voici : « *La vraie injustice est faire des parties égales parmi des inégaux* » nous a fortement questionné(e)s sur la différence entre justice et équité et *« Mon problème est pareil au tien. En sortir seul est égoïsme, en sortir ensemble est politique* » affirmait l'immense responsabilité de la prise en charge de tous et de chacun. Et mettait bien le distinguo à propos de la nature de la solution trouvée.

Si quelqu'un a faim, ne lui donne pas un poisson, mais apprend lui à pêcher.

Sur un panneau de la salle polyvalente, l'ancien salle de café donc, il y avait ce proverbe africain : *Si quelqu'un a faim, ne lui donne pas un poisson, mais apprend lui à pêcher*. Nous en étions parfaitement convaincus : pas de solutions de raccommodage. Pour casser les rouages du cercle infernal, il fallait attaquer les structures, et pour cela les comprendre et les connaitre. La dimension de l'étude et de la recherche a toujours été présente dans toutes les actions entreprises et était au cœur de l'Université Ouvrière qui a été reconnue expérience pilote par le Conseil de l'Europe. Grâce aux pièces théâtrales et aux chansons les acquis intellectuels étaient par la suite partagés et diffusés auprès de plus larges publics.

Nous avons été les premiers en Belgique à proposer une lecture de l'immigration de l'après-guerre non pas comme un régulateur conjoncturel des besoins de main-d'œuvre, mais plus que cela comme une force de travail apte à entrer dans des conditions que les autochtones rechignaient à accepter. En somme une fonction de main-d'œuvre de réserve. Huit cahiers *Lire l'immigration*, traduits dans au moins Cinque langues de l'immigration, ont été l'outil de diverses formations réalisées par les différentes associations immigrées, belgo-

immigrées et syndicales dans les années 70.

Unir sans confondre et distinguer sans séparer.
Cette devise, forgée par Bruno lui-même, est née de son intense expérience d'Université Ouvrière parmi les jeunes d'autres nationalités (espagnole et marocaine) et aussi de sa longue pratique du travail interculturel en tant que directeur du CBAI (Centre Bruxellois d'Action Interculturelle). Elle en est même devenue la devise de cet organisme, interface entre les associations de l'immigration et les institutions bruxelloises. Cette devise exprime toute la laborieuse texture d'une société démocratique aussi au niveau culturel, où les différences trouvent leur place à l'abri de l'homologation (assimilation culturelle) ou de l'apartheid (socio-culturel). Une œuvre à inventer tous les jours, qui a fait de la Région Bruxelloise une réalité cosmopolite encore plus enviable que New York.

Notre force est d'être **ensemble**
Dans ces 50 ans d'engagement et de vie dont nous faisons mémoire à travers cette publication spéciale de *La Piazza*, malgré les grandes satisfactions qui ont éclairé ces années, nous avons connu aussi des moments très durs et pénibles : le désarroi face au décès de Guglielmo que nous espérions pouvoir guérir, l'énorme investissement humain requis par les coopératives, les difficultés avec les pouvoirs subsidiant …et on en passe. Nous avions dans notre cuisine à Bruxelles et puis elle nous a suivis à Gargnano, une belle image de fleurs de champ avec la phrase que l'Abbé Pierre aimait présenter comme la plus solide de ses ressources : *Notre force est d'être ensemble*. Cet être ensemble, témoigné par 50 ans de vie avec encore beaucoup de la première heure toujours là, est peut-être le secret de notre résistance collective et personnelle. Ce qui est aujourd'hui encore plus frappant est de constater que cet « être

ensemble » s'est affranchi de l'être près et se sait et se vit en unité, partout où la vie nous a amené(e)s. Et partout où nous sommes il nous reste encore une devise qui surgit du cœur d'une chanson, *Il fiore della strada (La fleur de la route),* et fredonne dans notre intimité. Aujourd'hui encore, Bruno nous tient uni(e)s par l'aimant de ses paroles : « Secouons notre conscience, brisons les chaînes ; **partout où nous serons, ouvrons l'avenir »**. Ainsi là, partout où nous serons, le CASI-UO sera aussi.

À travers certaines de nos devises et de nos repères nous vous avons raconté quelques traces d'une réalité que vous pourriez vous, les plus jeunes du CASI-UO, dans 50 ans raconter comme une fable à vos petits-enfants. Car les fables de demain se bâtissent sur nos batailles et nos efforts d'aujourd'hui.
Ne renoncez pas à voir grand, à voir loin, à voir même au-delà de vous, en confiant à d'autres les rêves et les espoirs pour lesquels vous aurez vécu.
Ainsi, en lisant cette dernière devise, affichée elle aussi sur un mur de notre salle d'activités à la rue des Matériaux, vous saurez aussitôt qu'il y a 50 ans, vous étiez déjà là avec nous.

Si tu prévois pour 1 an, plante du riz,
si tu prévois pour 10 ans, plante un arbre,
si tu prévois pour 100 ans, ouvre une école.

Silvana Panciera et Roberto Pozzo

Bruno ce magicien !

Lorsqu'en 1970, Silvana m'a parlé d'un ami, de son projet d'école alternative pour jeunes italiens à Anderlecht, de pédagogie nouvelle inspirée de l'école de Barbiana et de Paolo Freire, j'étais loin de soupçonner ce vers quoi elle m'entraînait. A ce moment-là, nous étudions la sociologie, Silvana, Alberto, Roberto et moi. Nous lisions et discutions des écrits de Bourdieu qui venait de publier son étude « La reproduction ». Statistique à l'appui il montrait que les chances d'accès aux études supérieures n'étaient pas les mêmes selon qu'on naissait dans une famille bourgeoise ou dans une famille ouvrière parce qu'on ne disposait pas du même héritage culturel. Cette injustice nous révoltait et nous voulions contribuer à rétablir l'égalité des chances. L'invitation à participer au projet que Bruno nous proposait, résonnait car elle nous offrait la possibilité d'agir concrètement. C'était là tout l'art de Bruno, une

véritable alchimie des cœurs et des forces humaines, sans pression aucune, laissant chacun libre de ses convictions, de ses opinions.

La Saison une du CASI-UO

Personnellement je n'ai participé qu'à la première saison du CASI-UO, celle qui en constitue les racines, celle qui se passe « Rue des Matériaux » ! Là où la magie s'est pleinement révélée.
Outre la joie de vivre sous le même toit où nous partagions les

tâches de la vie quotidienne dans une joyeuse ambiance, nous avons ouvert aux jeunes italiens du quartier les portes du CASI-UO : un lieu où se rencontrer, apprendre, acquérir des savoirs pour mieux comprendre d'où on vient, un tremplin pour l'avenir. La méthode était unique. Le dimanche soir, Bruno nous réunissait pour choisir dans l'actualité du jour, le thème de la semaine : fait divers ou un événement politique. Le principe de départ était de comparer comment la presse, deux journaux de tendance différentes (L'Unita et le Corriere della Sera), rendaient compte d'un même sujet. Bruno commençait le lundi par la lecture du journal, un bon support pour apprendre la langue italienne. Au cours de la semaine nous étions chacun chargé d'apporter un éclairage différent sur le sujet. Un soir était consacré aux antécédents historiques, l'autre à l'analyse socio-politique de l'événement, ou encore au point de vue du juriste, de l'économiste, du psychologue. Bruno avait rallié plusieurs amis qui venaient renforcer l'équipe et apporter leurs compétences. Le samedi tous ensemble nous tentions de dégager la synthèse de la semaine. Le but était que chaque jeune exprime ce qu'il en retenait.

Tous les jours de 18h30 à 22h, près de 15 jeunes étaient là ! Ils avaient de 13 à 18 ans. Ils venaient de l'école ou de l'usine. Au début, ils n'osaient pas prendre la parole, poser des questions. Confrontés à leur silence, nous étions seuls à parler. Ils nous écoutaient, ils avalaient nos mots, nos phrases, nos idées. Mais je l'ai vu, tout à coup, chez l'un puis l'autre : le déclic. Et voilà qu'ils prenaient la parole pour nous dire dans leurs mots, parfois les nôtres ce qu'ils retenaient de nos discours. C'était magique ! Très émouvant ! Nous les avons vu éclore ! Et petit à petit un nouvel équilibre s'établissait entre nous. Nous découvrions avec eux, leurs avis, leurs savoirs, leurs aspirations. Ils nous apprenaient leur histoire, leur regard sur la vie.

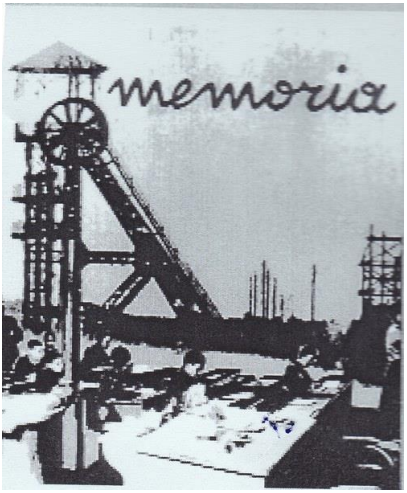
Mais l'alchimie ne s'arrêtait pas là ! Après les cours, le soir ils restaient et chantaient à cœur joie ! Quelle ambiance chaleureuse. C'est alors que Bruno a proposé une chorale, des concerts, un CD… Puis du théâtre, des spectacles, le CASI-UO s'est mis à rayonner au-delà du quartier.

Forts de tout cette expérience partagée, d'une nouvelle ouverture au monde et à leur propre histoire, d'amitiés solidement forgées, ils ont pris chacun leur envol pour entamer des études, créer leur propre emploi : des coopératives : un garage et une imprimerie, un magasin de faïences italiennes, un service de réparation de plomberie … et poursuivre l'action du CASI-UO.

Voilà en quoi Bruno était un magicien, un sage, celui dont l'action a des effets extraordinaires et qui nous révèle des pouvoirs que nous ne soupçonnions pas : le pouvoir de la parole vraie, celui de « s'unir sans se confondre et de distinguer sans séparer ». La force de la solidarité et de l'amitié.

Anne Quévit Martou

Ma préhistoire au CASI



1974 a.C. (= avant… le Covid). Par une belle matinée de fin mars, j'arrivai devant une vitrine à l'allure de café pour clochards. Je vérifiai une fois de plus l'adresse dans mon petit carnet : c'était bien le n° 5 de la rue des Matériaux. Je lus sur l'énorme carreau: Centro di Animazione Sociale Italiano. « Animation » ? Pas « Action » ? Et pourquoi pas « Réanimation » vu l'état du quartier… Mais pas de panique : au cas où je me serais trompé d'adresse, magico « 521.21.25 », un chiffre palindrome, très facile à retenir.
Je venais de débarquer à la Gare du Midi, en provenance de la forêt calabraise. Je déposai mes deux valises sur le pavé. Avant de sonner, en me regardant bien dans la vitrine, je reconnus ma gueule de néanderthalien très poilu. Je ne rêvais donc pas. J'avais rendez-vous avec Antonio, un ami depuis 1965 et rencontré dans la jungle napolitaine. C'était lui qui m'avait fourni l'adresse et le numéro de téléphone du CASI.
Je sonnai. Une voix depuis la balustrade en fonte : « Entre, tu peux monter au premier étage. Antonio est encore au dépôt de la STIB, il sera ici à la pause de midi. »
C'était Pina, une femme blanche qui parlait très vite : « sécrétaire-bénévole-au-casi-chômeuse-mise-au-travail-avec-dispense-de-pointage-née-à-boussu-etc. » (Scusa, puoi ripetere?). Dans la pièce, un autre forestiero, bien bronzé lui, et plus taciturne. Il était occupé à réparer un vieux

poêle à gaz. C'était Vittorio. Tout jeune, il avait été spaccapietre dans une carrière des Pouilles, puis ce fut le grand bond: mécanicien européen.
Ci annusammo un po'. J'avais du mal à situer leurs tribus respectives, mais ils avaient l'air sympa. Diventammo amici.

Dans le même quartier, je trouvai un boulot comme ouvrier magasinier, et, pour meubler mes soirées de célibataire, je suivais des cours de photographie, un art qui me permettait de contourner l'obligation de parler, puisque j'étais sourd-muet en français.
Je logeais non loin de la rue des Matériaux, où je passais de temps en temps pour chiacchierare avec Antonio, et un jour, on me proposa de réaliser le reportage photographique d'une pièce de théâtre : « Uniti si vince ». Je fis alors la connaissance de Bruno, l'auteur : un bel exemplaire de race camuna, d'une vallée des Alpes lombardes. Il était le sorcier du groupe et avait le grand privilège de savoir lire et écrire. C'était pour lui – et pour le CASI – le premier spectacle aux Pays Bas, et pour moi, une escapade gratuite en car, et surtout l'occasion de réaliser des prises de vue sans flash. Si, de mon côté, je ne pouvais pas utiliser de flash, je fus moi-même « flashé », et cela davantage par l'intensité, sur la scène, du jeu des acteurs que par le texte de la pièce. Sans s'en rendre compte, Angelo, Cettina, Dino, Dora, Ida, Ignazio – et j'en passe – me racontaient quelque chose de moi-même. Leur concentration, leur présence physique, mais aussi leur attitude « pro » avant et après le spectacle, me suggéraient qu'il y avait là une qualité que je n'avais connu que rarement auparavant.
« Uniti si vince » : on ne savait pas très bien ce qu'on aurait pu gagner, mais l'unité avait déjà la saveur d'une petite victoire.

Arriva ensuite l'invitation de Bruno, Antonio et Roberto à rejoindre le groupe chant « Bella Ciao », en vue de l'enregistrement du premier disque du

« Canzoniere dell'emigrazione ». Il était vraiment émouvant de réinterpréter, ici, en Belgique, des airs populaires que j'avais tant affectionnés en Italie, et je reconnus en Bruno la magie qu'il y avait à pouvoir traduire ces chansons en des mots évoquant le trajet migratoire.
Les premières répétitions avaient lieu à la rue Gray, dans le centre dirigé par Virginio. C'était lui le « maestro » de ce chœur de « canguri ». Puisque tout le monde avait le droit et même le devoir de participer comme cantante, la consigne principale, en vue de l'enregistrement, était celle de « couvrir » les voix de ceux qui chantaient faux (la moitié…), et cela en chantant plus fort qu'eux, sans toutefois les vexer. Avanti agricoltori…Vous parlez d'une épopée…

Motivé par l'ambiance du CASI et rassuré par mes progrès en photo, je partis à la chasse d'images et de documents consacrés à l'émigration italienne et gardés notamment auprès des missions catholiques italiennes du Pays Noir. J'en fis des clichés qui constituèrent le noyau de l'exposition Memoria. J'appris ainsi comment, dans les nécropoles cavernicoles qui parsemaient la Belgique, les vagues successives de « bouffeurs-de-spaghettis » avaient remplacé les autochtones « mangeurs-de-patates ».
Dans la préparation de l'exposition, je fus aidé par Franco Corniola, un autre forestiero, appartenant, lui, à une tribu calabraise qui avait immigré chez « Ansul » (oui, le spécialiste en extincteurs, depuis la découverte du feu…), mais artiste-peintre par passion. Ensemble, nous nous étions inscrits aux cours de sérigraphie à l'Académie de Molenbeek, dans le but de réaliser les deux affiches de Memoria et Bella Ciao. Nous étions tellement pressés de réaliser nos projets, que nous bombardions la prof de questions pour avancer plus vite : non, nous ne pouvions pas attendre la fin de l'année scolaire… La prof, qui n'était pas dupe, nous disait :

« Je parie qu'après avoir imprimé vos affiches, vous allez quitter l'Académie. »
« Mais nooon, Madame. »
« Mais ouiii, Messieurs. »
Et elle gagna son pari.

Fin des années 70. La révolution industrielle au CASI : les coopératives. D'abord, le Garage Bonnevie (rien que le nom était tout un programme), ensuite Deruta, Vallecas, et la typographie, Barbiana (un nom très évocateur pour les quelques Italiens qui avaient accueilli – avec grand espoir – la Lettera a una professoressa, par la régie de don Milani).
Quand je le pouvais, je donnais volontiers un coup de main à cette activité d'imprimerie. J'aimais bien l'ambiance sereine et laborieuse créée par ses travailleurs, ainsi Roberto, Angela et Sergio. En outre, répondant sans doute à une exigence de mon espèce, l'occasion m'était donnée d'évoluer vers une synthèse entre image, graphisme et langage verbal. Je me réconciliais peu à peu avec la parole, rejoignant ainsi les regroupements de l'homo sapiens, grâce aussi au fait que, par la perte progressive et irréparable de mes poils, je pouvais au moins tenter de faire oublier mes origines néanderthaliennes.

***
2022 d.C. (= dopo il Covid). Dai remoti anni 70 e 80, ne è passata di acqua sotto i ponti. Durante il recente tempo di pandemia da coronavirus, con i miei studenti della tarda età di Namur, ho organizzato un Giro d'Italia virtuale attraverso 24 canzoni, e l'ultima è stata « Bella Ciao ». Non potevo non evocare allora il gruppo musicale del CASI. Diversi studenti d'italiano – quasi tutti belgi – hanno cliccato su https://casi-uo.com, e mi hanno scritto meravigliati che anche gli italiani potessero organizzarsi ancora in associazioni d'immigrati.
Senza pretendere di fare un bilancio dell'esperienza passata al CASI, mi piace citare ciò che ricordo meglio e che trovo ancora di attualità: un'analisi e una

coscienza intima della condizione emigrata, come condizione umana universale, rivisitata soprattutto attraverso la canzone.
Per i miei gusti, il lascito più bello di Bruno Ducoli si trova nei testi delle canzoni popolari che ha riscritto con eleganza ed ispirazione, e che sono raccolti nel Canzoniere dell'Emigrazione. Poesia, secondo me, superiore al teatro che trovavo troppo didattico, con tesi sociali ed economiche tutte da dimostrare.
Ecco, le "teorie" sono sempre datate e mutano con le stagioni socio-culturali. La poesia no. Se essa è bella, resta sempre attuale.
È vero per tutta la bella poesia italiana e mondiale, e lo è anche per la poesia di Bruno, orchestrata da Virginio Baio con sentimento e tanto « velluto ».
Ancora oggi mi capita di commuovermi, canticchiando ogni tanto
o compagno ti stringo la mano
che conosce il duro lavoro…

Una canzone che equivale ad una preghiera. La canto, e rivedo tanti compagni e compagne – «vecchi minatori» e no –, che ho potuto incontrare ed apprezzare, durante gli spettacoli del CASI o alle « Feste dell'Unità ».
Uniti si vince. Forse.

Carmine Casarin

DA
BRUXELLES
AL GARDA
SULLE ALI
DELLA
MEMORIA

Bella Ciao - Bruxelles

La porte a claqué sur le pain
Sur la maison, sur le jardin
Sur la femme adossée au mur
Sur les enfants de la coupure

La porte a claqué sur le jour
Sur le village, sur le retour
Sur la terre aride et distraite
Sur la frontière sourde-muette

La porte a claqué sur le train
Sur le quai soulevé de mains
Sur les visages en demi ton
Sur les galeries et le charbon

La porte a claqué sur les mots
Sur les corps et sur les accrocs
Sur les lignes de chaque histoire
Sur les rides et les robes noires

Cinquante ans de présence dure
Portent les traces d'une sculpture
Marquent ce temps mine de rien
Et des rivages pour demain

Au bout du compte et du courage
On donne une chaise à leur voyage
Ils comptent enfin pour cette fois
Ils comptent s'ils sont encore là

Ils ont des tons fermes et fragiles
Ils disent les veines et la mine
Dans la mémoire de leur voix
En mots d'ici et de là-bas

La porte a claqué sur le train
Une autre porte ouvre demain

Tenir fortement l'autre porte
Ne pas la fermer sur leur voie
Veiller doucement sur l'autre porte
Aujourd'hui elle ne claquera pas

De toi Bruno je ne peux me faire proche qu'avec des mots particuliers. Ceux qui font images et musique. Des styles de mots et des rythmes que toi aussi tu choisissais pour dire ce qui te touchait, ce qui t'importait.
A l'occasion des 50 ans de présence italienne en Belgique, j'avais écrit ce texte.
A l'époque me passaient encore dans les yeux et les oreilles, des images de films : tous ces trains qui partaient de Milan transportant tant de jeunes hommes vers la Belgique. Tous les claquements de ces portes qui se fermaient, des pleurs derrière les vitres et des pleurs sur les quais, images que j'ai captées d'un déplacement de pauvres, organisé.

A 11 ans j'avais été bouleversée par Marcinelle. Plus tard, avec toi et les amis du Casi-UO, j'ai plongé dans cette histoire des immigrés italiens et plus tard encore, j'ai approché grâce à toi, au CBAI, les facettes d'autres migrations.
L'histoire se faisait sous mes yeux et tu as été le premier à nous faire voir ce qu'elle disait. Tu as été le premier à faire porter notre attention sur ceux qu'on appelait la 2eme génération. Celle qui était dans mes classes en fait. Tu nous as fait voir qu'il se construisait une culture de l'immigration et qu'il ne s'agissait absolument pas de préparer à un retour au pays ou de toujours parler de « chez vous ».
Mon travail d'enseignante en a été transformé.
Avec mes élèves j'ai beaucoup insisté sur l'importance de connaître leur langue, leur histoire, leurs racines. J'ai voulu à tout prix construire avec eux des fiertés en opposition à toutes les hontes qu'ils avaient déjà rencontrées.
Les portes qui se fermaient hier sur un adieu à la terre pauvre sont devenues portes ouvertes. Les chants de Bella Ciao, le théâtre, l'université ouvrière, autant de portes vives qui ont nourri beaucoup de personnes et dont je me suis inspirée. Elles ont permis des prises de conscience, des apprentissages, des engagements, des façons d'être debout.
Avec les camarades au CASI-UO j'ai aussi pu relire ma propre histoire et y voir des proximités avec la leur… Des mots comme « migration sociale » m'ont parlé.
Je ne peux que garder traces de tout ce que j'ai appris et vécu avec toi, Bruno, créateur de ces lieux, inventeur de ces activités culturelles. Je ne peux que poursuivre tant d'amitié et de solidarité au cœur desquelles tu seras toujours présent.

Noëlle De Smet

Bruno Ducoli est un homme-phare, qu'il ne fasse plus partie de ce qui est visible à nos yeux n'y change rien.
Il est près de moi constamment, il est l'air que je respire, l'eau que je bois, les arbres que je caresse, la terre que je foule, le soleil qui me donne la vie, et son faisceau lumineux est inextinguible.

Bruno, infatigable donneur de sens, disciple du partage, fin analyste des forces claires et obscures qui sous-tendent chaque action humaine, m'a fait un jour l'inestimable cadeau d'apparaître dans ma vie et de l'éclairer. D'abord comme professeur de foi et éveilleur politique, ensuite comme fondateur-animateur du CASI-UO de Bruxelles, association politico-socio-culturelle que j'ai pu approcher, notamment dans la réalisation de projets théâtraux. À l'époque, ma passion pour le théâtre sous toutes ces formes, était déjà ancrée profondément dans mon être. Soutenu, pour mon grand bonheur, par des parents et un contexte familial auxquels je ne cesserai de rendre hommage, je me savais destiné à un parcours professionnel, dans lequel je m'engageais corps et âme.

Ainsi Bruno, dont la conscience éveillée, a permis à une communauté humaine de se reconnaître dans les plus hautes valeurs qui gouvernent le devenir de notre espèce, et de les mettre en pratique, a été un catalyseur de mon engagement dans le métier du théâtre.

La découverte des énergies créatrices, le travail sur le terrain pour donner naissance à l'acte théâtral interprété par des comédiens

aussi investis qu'instinctifs, les heures de répétitions, l'apprentissage des techniques actorales et scéniques pour transmettre -selon la tradition du Théâtre-Action- les problématiques sociales les plus brûlantes, et ouvrir le débat auprès d'un nombre croissant de specta(c)teurs impliqués, ont été autant de pratiques dont j'ai pu -grâce à Bruno et au CASI- amorcer l'élaboration, dans les belles années de notre complicité, et poursuivre le peaufinement par la suite. Je leur en saurai gré toute ma vie.

Les spectacles du CASI-UO, composés d'un matériau textuel, le plus souvent co-écrit avec la plupart des participants, de musiques et de paroles créées -presque toujours- pour l'occasion, ont attiré un public de plus en plus nombreux et motivé, sensible au partage d'avis et de témoignages à l'issus des représentations. De ce fait, s'est imposée à moi, de manière naturelle, depuis cette époque-là et jusqu'à présent, la volonté de recueillir les réactions des spectateur.ices, quelles qu'elles soient, car elles constituent toujours un précieux matériau de réflexion et un formidable moteur pour la suite de chaque projet.

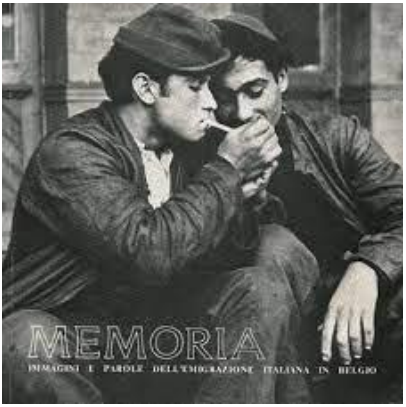
Au fil des années, et tout au long de différents travaux, grâce à la fidélité de tou.tes, j'ai découvert que la qualité des relations humaines, tant au sein de l'équipe de création, qu'auprès de la plupart des spectateur.ices, poussait à l'admiration et nourrissait un élan novateur.

Merci Bruno,
merci au CASI-UO de m'avoir permis de poursuivre cette école de vie, sur les planches de laquelle j'ai appris à quel point le métier du théâtre est indispensable à l'épanouissement de la communauté humaine !

Pietro Pizzuti

Don Bruno et PepponA

Mes premières recherches, comme jeune assistante de "Sociologie des religions" à l'ULB, m'ont conduite, dans les années 1970, à investiguer les 32 missions catholiques italiennes qui quadrillaient à l'époque la Belgique.
J'ai rencontré à cette occasion des missionnaires rétrogrades, d'autres vrais agents de la Démocratie chrétienne, qui subordonnaient leur rôle religieux à la "lutte contre le communisme", mais aussi de braves prêtres, tout dévoués à leur paroisse italo-belge et d'autres qui déployaient des efforts immenses pour empêcher les Italiens de leur échapper par l'intégration...
Et puis, un jour, je suis allée interroger un père franciscain du nom de Bruno Ducoli. Il avait fréquenté le milieu universitaire mais en avait été exclu car trop radical. Il était alors professeur de religion à l'école européenne de Bruxelles auprès de jeunes très favorisés.



Le découvrant si original par rapport à ses confrères (dont certains m'en avaient dit le plus grand mal !) je lui ai cependant posé - comme à tous les missionnaires italiens de Belgique - la question de savoir comment il s'acquittait de ses obligations sacerdotales. Sa réponse m'a déstabilisée: "*Certains font du yoga le matin, moi je fais ma messe*" !
Ses "messes" étaient très peu conventionnelles, dans l'esprit le plus avancé de Vatican II, ressemblant davantage à de chaleureuses réunions d'amis, autour de textes à discuter...

Bruno ne m'a pas convertie mais nous avons souvent cheminé ensemble.
Nous signons ensemble (1) [1]une histoire en photos de l'immigration italienne en Belgique. "Memoria- Immagini e parole dell'emigrazione italiana in Belgio", publiée en 1987, connaîtra plusieurs tirages.
Bruno a choisi de travailler avec une deuxième génération de jeunes Italiens, bien moins favorisée que ses élèves de l'école européenne, et pour elle il lance l'expérience du CASI-UO.
Il me fait donner des cours/conférences au CASI. Je vais écouter le spectacle du groupe "Bella Ciao". Ses chansons sont le plus souvent des textes de Bruno, des paroles fortes, militantes et romantiques. Je les connais encore par coeur...
Il encourage la mémoire de la Résistance et les jeunes du CASI popularisent le chant des partisans "Bella Ciao", à une époque où les feuilletons (La casita de papel") ne l'ont pas encore fait.

Profitant de sympathies à l'ambassade d'Italie et à l'Institut italien de culture, Bruno a introduit une "nouvelles tradition".
On chante, avec accompagnement musical, "Bella Ciao", lors de la fête de la République ou du 25 avril.
Comme j'emmène souvent mes (nombreux !) enfants à ces cérémonies, mon fils Vittorio, à l'âge de 10 ans, croit fermement que ce chant partisan est l'hymne national italien....

Bruno m'embarque dans ses diverses coopératives: le garage Bonnevie, l'imprimerie Barbiana (où certains de mes livres sont imprimés), ou même un magasin sous le building Rogier, face au Théâtre National.
Ouvert sans la moindre enquête de rentabilité, on y vend pêle-mêle du café et des céramiques italiennes! Le magasin éprouve rapidement des problèmes financiers et bat le rappel des sympathisants pour racheter tous ses

[1] avec Elia FERRO et Isabella LENARDUZZI

articles afin de rembourser son déficit.
C'est ainsi que j'ai acquis une gigantesque poterie artisanale- qui trône encore chez moi - sur laquelle un paysage évoque (vaguement) une baie de Naples idyllique...

Mais j'entraîne aussi Bruno dans mes propres initiatives: la mise sur pied d'une exposition permanente à la "Cantine des Italiens" d'Houdeng-Goegnies, ou la présentation au CBAI, que dirige désormais Bruno, de "ça ressemble à l'Italie", une exposition accompagnée d'un livre sur "Les particularités de l'habitat italien en Wallonie et à Bruxelles" (1991).
A une époque où Don Camillo et Peppone ne se fréquentaient absolument pas, Bruno Ducoli avait accordé sans problème une interview au journal des communistes italiens en Belgique ("L'Incontro dei lavoratori" (1983).
Lorsque, pensionné, Bruno a décidé de retourner, avec sa petite communauté en Italie, il m'a dit qu'après tant d'années passées dans les quartiers les moins reluisants de Bruxelles, ils avaient "bisogno di un po' di bellezza".

Lorsque je lui ai rendu visite, avec une de mes filles, à Gargnano sur le lac de Garde, je me suis dit qu'ils avaient bien mérité ce décor paradisiaque pour leurs nouvelles initiatives.
Mais ce fut la dernière fois, lors de cet accueil chaleureux qui nous fut réservé, que nos destins se sont croisés.

Anna Morelli, dite Anne Morelli
Professeure honoraire de l'ULB

Bruno Ducoli : un phare s'est éteint dans la nuit

Le phare sert à éclairer le marin et à lui permettre d'arriver à bon port en lui permettant d'éviter les écueils. Bruno a été un phare d'abord pour les jeunes Italiens de Bruxelles, puis pour tous les jeunes Bruxellois issus de l'immigration et, enfin, pour l'ensemble des Bruxelloises et des Bruxellois soucieux de l'avenir de leur ville-région. Il a aussi été quelqu'un de très important pour moi … Ce sont ces différents aspects de la vie de Bruno que je souhaiterais, à coup sûr trop brièvement, évoquer dans les lignes qui suivent.

- Un phare pour les jeunes Italiens : avec ses amis Silvana Panciera, Antonio Mazziotti et Roberto Pozzo, Bruno a compris très tôt que l'immigration n'était pas un phénomène conjoncturel mais structurel. Les jeunes Italiens issus de la seconde génération de l'immigration qu'ils ont rencontrés à Bruxelles étaient donc destinés à y rester. Mais ils étaient déchirés entre deux modèles sociaux et culturels : celui du pays d'origine de leurs parents et celui de leur pays dit d'accueil … mais si peu accueillant. En fondant le CASI-UO, Bruno et ses amis ont offert à de nombreux jeunes Italiens la possibilité de s'inscrire dans une démarche culturelle émancipatrice et d'acquérir une conscience fière d'appartenir au mouvement ouvrier. Cette démarche s'élargira ensuite dans la sphère de l'immigration espagnole en appuyant la création du CEFA-UO sous l'égide de Javier Leunda. Si le CEFA-UO n'a pu résister à l'épreuve du temps (mais subsiste encore sa structure d'Insertion Socio-Professionnelle aujourd'hui pilotée par le MOC de Bruxelles, j'y reviendrai) le CASI-UO poursuit toujours ses activités : en ce triste moment j'en salue les responsables actuels.

- Un phare pour l'ensemble des Bruxelloises et des Bruxellois issus de l'immigration, par la création, en 1981, du Centre Socio-Culturel des Immigrés de Bruxelles dont l'objet est d' « améliorer l'accueil et l'insertion sociale harmonieuse des immigrés, sans distinction d'opinions philosophiques , ou politiques, de religion, de races, de cultures ou de nationalités ». S'il élargit son public-cible à l'ensemble de l'immigration, le CSCIB s'inscrit clairement dans la continuité du CASI-UO en mettant au centre de son action la culture dans sa visée émancipatrice et la formation de cadres associatifs. De communautaire son action devient interculturelle et le CSCIB se rebaptise Centre Bruxellois d'Actions interculturelles en misant sur la richesse de l'échange entre les différentes cultures appelées à opérer les déplacements nécessaires à l'émergence d'une culture commune.
- Et c'est en cela que Bruno et ses collaborateurs deviennent un phare pour l'ensemble de la population bruxelloise en mettant en exergue « les chances réelles d'une ville plurielle » comme il l'écrit dans la carte blanche à 3 mains « Bruxelles ne pas se tromper de rêve » que nous avons publié le 28 février 1994 dans le journal « Le Soir » en compagnie de notre ami Alain Leduc. Je ne résiste pas au plaisir de vous en livrer un extrait, issu essentiellement de la plume de Bruno, qui illustre parfaitement le projet qu'il avait pour Bruxelles :
- *« L'histoire a fait de Bruxelles une ville plurielle. A l'heure où le monde devient un village global, ce fait constitue une chance évidente. A condition de savoir la saisir. La simple juxtaposition de groupes humains sans la reconnaissance de leur légitimité, sans un travail sur la valeur de l'échange et la vertu du dialogue ne*

peut que conduire, d'un côté, à "des identités culturelles folklorisées" qui s'appauvrissent dans leur propre défense et, de l'autre, à un "élitisme culturel incantatoire" qui, à court de créativité, devient répétitif et normatif.

- *La chance, c'est le Bourgeois gentilhomme superbement joué par Youssef, c'est le raï dansé par des jeunes de toute origine, c'est la radio Ulenspiegel créée par des enfants dans leur école de quartier, ce sont ces jeunes Italiens qui tous les dimanches accompagnent des enfants marocains, turcs et autres découvrir les beautés de Bruxelles, et ces jeunes de toutes origines qui se forment ensemble pendant trois ans pour répondre au défi culturel de l'avenir, c'est la ligne de dialogue arabes et Juifs préparée de longue date par des jeunes, juifs et maghrébins, c'est la parole de femme qui s'élabore à l'intérieur de maisons mosaïque … ».*
- Bien sûr cette ville rêvée n'est toujours pas pleinement réalisée et se construit toujours mais, j'en suis convaincu, Bruxelles ne serait pas ce qu'elle est sans Bruno Ducoli.

Enfin, je voudrais évoquer rapidement les collaborations fructueuses entre le MOC de Bruxelles et le CBAI. Je citerai volontiers nos tentatives de rapprochement entre les formations du CBAI et l'ISCO à Bruxelles : elles ont donné lieu à des échanges d'idées passionnants et passionnés. A son départ, et celui de sa communauté de vie, pour Gargnano en 2001, il m'a fait l'immense honneur de confier au MOC de Bruxelles, dont j'étais alors le Secrétaire Fédéral, la gestion du COFTeN, l'asbl d'insertion socioprofessionnelle du CASI-UO. Cette marque de confiance m'a touché profondément et j'essaie encore aujourd'hui, et très imparfaitement, que le développement du COFTeN se fasse en continuité fidèle à l'esprit des fondateurs aidé en cela par Giovanna Angius, formée dans le sérail du CASI-UO.

C’est dans cette fidélité à l’appui des associations créées par ou avec Bruno qu’en 2007 le MOC de Bruxelles a également oeuvré au sauvetage du CEFA-UO au bord de la faillite en l’intégrant, comme le COFTeN, dans son réseau des Actions Intégrées de Développement.
Au vu de la vitalité actuelle de ces projets qui n'auraient jamais vu le jour sans lui, je suis convaincu que l'empreinte de Bruno restera marquante à jamais pour le mouvement ouvrier bruxellois.

Daniel Fastenakel

Hommage à Bruno et à tous ceux du CASI.

Mon témoignage est très limité – ayant brièvement collaboré au CASI dans les années septante, mais le souvenir en reste vivant et très fort, avec la certitude de son irrigation qui produit encore de nombreux effets aujourd'hui. Ce qui m'avait alors le plus frappé, c'est avant tout la dimension culturelle de son approche et de son action, l'accent sur le langage, les mots, la connaissance, l'histoire, le théâtre, la chanson, la poésie, la représentation de soi, des siens, de sa communauté de destin, de son histoire.

Une approche non pas contraire à l'action et au combat social classique, syndical, mais complémentaire et en tout cas essentielle pour les travailleurs d'origine immigrée et leurs familles, dans ce cas italiens. Cette (re) construction identitaire et sociale n'avait rien de ce que certains qualifieraient peut-être aujourd'hui à tort de communautariste. Bien au contraire elle me semble avoir formé des acteurs particulièrement riches et ouverts, humainement et socialement. C'est la contribution majeure de Bruno et des autres fondateurs du CASI, d'avoir proposé cette aventure aux travailleurs et travailleuses italiens de Bruxelles et leurs familles. Et c'est aussi le mérite exceptionnel de ceux-ci d'avoir saisi cette perche tendue, et d'avoir grandi ensemble dans des conditions de participation exigeante, de fatigue, d'assiduité, mais toujours d'enthousiasme et de conviction, et avec bien des moments très joyeux aussi. Chapeau bas à tous, je les ai admirés et les admire encore.

Marc Molitor

CHER BRUNO, OUI… HASTA LA VICTORIA FINAL!

Bruno Ducoli est l'un de mes plus anciens camarades en Belgique. Exilés après le coup d'état militaire de 1971, Inci Tugsavul et moi-même, avons organisé la Résistance démocratique de Turquie dans plusieurs pays européens dont la Belgique. A partir de 1974, nous avons centralisé toutes nos activités éditoriales et socio-politiques à Bruxelles via Info-Türk et les Ateliers du Soleil.

Nous avons rencontré Bruno Ducoli, Silvana Panciera et Roberto Pozzo, fondateurs du Centre d'Animation Sociale Italien (CASI) et de la chorale Bella Ciao, en 1975 au sein du Comité de liaison des centres de formation immigrée de l'agglomération de Bruxelles, créé par la Commission française de la Culture (CFC).

Dans ce comité chargé d'encourager la participation des migrants – de plus en plus nombreux– à la vie sociale et culturelle de Bruxelles, nous avons coopéré avec Christine Kulakowski, Alain de Wasseige, Thérèse Mangot, Silvana Pavone et Jacqueline Sottiaux. Ils sont devenus nos amis.

Un des plus importants projets concrétisés par ce comité a été la publication d'une série de brochures destinées aux habitants d'origine étrangère de Bruxelles. Ces brochures les informaient sur divers sujets et principalement sur leurs droits et devoirs de citoyens.

Inci et moi étions chargés de la traduction et de la publication de la version turque de ces brochures rédigées en français. Hormis les questions relatives aux immigrés, les brochures les plus significatives ont été consacrées à la reconnaissance de droits politiques aux immigrés non naturalisés, à la défense des droits des femmes et à une participation plus active des immigrés au mouvement syndical.

A cette époque, nous étions également membres actifs du Comité de liaison des organisations des travailleurs immigrés (CLOTI) qui rassemblait toutes les associations progressistes d'immigrés en Belgique, du Conseil consultatif immigré dans les communes de Bruxelles et Etterbeek, du Conseil consultatif des travailleurs immigrés de la Communauté française, de la Plateforme des travailleurs immigrés de la Région flamande (VOCOM) et de l'information-Diffusion-Immigrés (IDI).

Après un nouveau coup d'état militaire en Turquie, le 14 février 1981, nous avons organisée au nom de l'Union pour la Démocratie une soirée de protestation dans les salles de l'Ancienne Belgique. Comme plusieurs organisations démocratiques, le CASI a participé à cette soirée avec la représentation de son groupe Bella Ciao.

A cette époque, toutes les associations progressistes étaient mobilisées pour la reconnaissance des droits politiques aux citoyens d'origine étrangère autour de l'Objectif 82. Bien que cet objectif n'était pas réalisé aux élections locales de 1982, une nouvelle mobilisation s'est lancée contre le racisme et pour la reconnaissance.

Le 22 janvier 1982, nous étions ensemble avec les amis du CASI à la grande manifestation contre le projet de loi Martens-Gol dans les rues de Bruxelles.

La même année, la création du Centre socio culturel immigré de Bruxelles (CSCIB) sous la présidence de François Rigaux était un tournant dans la vie associative immigrée et la désignation de Bruno Ducoli pour la direction de cette nouvelle institution marquait une victoire pour les citoyens d'origine étrangère dans la capitale européenne.

Toujours en 1982, nous avons inauguré les nouveaux locaux des Ateliers du Soleil à la rue Franklin entre les quartiers immigrés et les institutions européennes. Afin de

faire connaître la culture populaire anatolienne, nous avons organisé la même année quatre représentations de théâtre d'ombres Karagöz. C'est sur la demande de Bruno Ducoli, une de ces représentations a eu lieu dans les locaux du CBAI situés à l'Avenue Stalingrad.

En 1985, à l'occasion de la visite du Roi Baudouin au CBAI, les Ateliers du Soleil étaient présents et cités comme une des organisations représentatives de l'immigration.

Le 10 avril 2003, une vaste campagne sous la devise "La paix, ça commence entre nous!" a été lancée dans les locaux des Ateliers du Soleil par le CBAI, la Ligue belge des Droits de l'Homme, le MRAX, Amnesty International et le CNAPD. La même année, un tribunal d'Istanbul a lancé un mandat d'arrêt à mon encontre suite à un article que j'avais écrit pour une revue turque. L'article critiquait la répression exercée par l'Armée turque.

Je n'oublierai pas la solidarité dont le CBAI a fait preuve à mon égard le 11 avril 2003 suite à cette menace.

Le CBAI s'est adressé au ministre des affaires étrangères Louis Michel en ces termes: *"Le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle entend manifester son inquiétude et son mécontentement de voir l'un de ses membres fondateurs, Dogan Özgüden, poursuivi par la justice turque en raison de ses articles. La direction et le conseil d'administration du CBAI entendent rappeler qu'Özgüden, qui est aussi rédacteur en chef de la revue Info-Türk, a largement contribué à ce qu'est aujourd'hui le CBAI, apportant un éclairage*

précis et compétent sur les réalités vécues par la communauté turque de Belgique, mais aussi, celles vécues en Turquie et jouant efficacement son rôle de passeur de cultures entre la société belge et la population turque vivant dans notre pays."

Quelques années plus tard, le 22 novembre 2008, en réaction à un de mes articles critiquant les pratiques racistes de l'Etat turc, certains médias turcs incités par l'ambassadeur de Turquie à Bruxelles ont lancé une campagne de lynchage à mon encontre. Comme tous mes amis en Belgique, Bruno Ducoli et Silvana Panciera qui se trouvaient en Italie suite à leur retraite, ont manifesté leur solidarité avec ce message commun:

"Très chers Inci et Dogan, C'est avec stupeur, indignation et rage que nous apprenons les menaces barbares dont fait l'objet en Belgique notre fraternel ami Dogan. La profonde estime que nous lui portons et les longues années de militance commune que nous avons passées à Bruxelles le situent à tout jamais parmi les personnes les plus significatives que nous avons fréquentées. Intimement solidaires en ce moment difficile, nous vous demandons de nous dire s'il y a des choses que nous pouvons faire pour lui et plus globalement pour vous. Sentez-nous plus proches que jamais en ce moment et recevez toute notre amitié et toute notre estime. Hasta la victoria final !!! Fraternellement."

L'amitié et la solidarité de Bruno et Silvana, restent toujours un de mes souvenirs inoubliables dans ma vie d'exil de plus d'un demi-siècle en Belgique et je reste toujours fidèle à leur appel: Hasta la victoria final!

A cette occasion, je souhaite un grand succès au CASI, monument associatif de l'immigration en Belgique dans la poursuite de sa lutte.

Dogan Özgüden

"Se nel viaggio e nel lavoro si produce estraneità, noi farem dell'esclusione un sentier d'umanità"

Certains ont franchi les portes du CASI-UO par hasard ou par curiosité, d'autres par conviction politique, d'autres encore pour rejoindre des amis ou pour fuir la solitude. Quoi qu'il en soit, nous n'imaginions pas que ce geste allait être le début d'une aventure fascinante qui allait bouleverser nos vies.

La première porte se trouve rue Rossini – le lieu du démarrage –, la deuxième à la rue des Matériaux – le lieu de la consolidation où se sont réalisées les activités d'université ouvrière, où est né le groupe Bella Ciao et les théâtres Uniti si Vince, et où se sont déroulés nos longs débats sur plus de justice –, la troisième porte, rue Adolphe Willemyns – le lieu de l'insertion socio-professionnelle et de Radio Sì et aujourd'hui rue Saint Guidon –le lieu des activités d'éducation permanente et de cohésion sociale. Il y a aussi la grande porte de la rue des Alliés, lieu de vie de Bruno et ses compagnons, mais aussi de la coopérative Barbiana, lieu de répétitions des chants et théâtre, lieu d'évènements et de convivialité, lieu magique où on a célébré nos mariages et les baptêmes de nos enfants.

50 ans déjà que Bruno a choisi la commune d'Anderlecht où les premiers immigrés italiens se sont implantés, commune où « *il treno del sole* » débarquait ses immigrés fuyant la misère du sud de l'Italie.

50 ans déjà que son courage, son intelligence et son cœur nous ont guidés dans la lutte contre l'indifférence, l'insignifiance, la marginalité et l'exclusion. Définir Bruno en un mot serait trop réducteur. Il a été un « *maestro* » mais en même temps notre confident, notre guide mais surtout un ami, un soutien, un référent.

Nous, les « laissés pour compte », avons appris, en le côtoyant, à surmonter nos peurs, à retrouver notre dignité et surtout à donner un sens à notre histoire et celle de nos parents. En fréquentant

l'université ouvrière, nous avons compris (en paraphrasant Don Milani) que nos problèmes personnels étaient les mêmes et qu'il était nécessaire de s'en sortir ensemble.
Nous n'étions ni chanteurs ni comédiens, mais grâce à la poésie et la force des mots qu'il a su inscrire sur les mélodies issues de la culture populaire italienne, nous avons chanté et mis en scène notre histoire et nos espoirs, nous avons joué quatre pièces de théâtre et nous avons imprimé 4 disques 33 tours. Il avait compris que la culture était une arme contre l'exclusion et un outil de lutte vers plus de justice et de solidarité.
Nous avons été informaticien, électricien, imprimeur, enseignant, comptable et, ces métiers, nous les avons réalisés dans des lieux de travail solidaires et coopératifs car, avant tous les autres, Bruno a fait de l'éducation permanente, de l'économie sociale et de l'insertion socio-professionnelle ; avant les décrets, il a été un visionnaire et nous lui disons : merci.
Ces quelques mots n'expriment pas une nostalgie du passé mais une volonté de continuer avec d'autres son initiative en l'adaptant à la réalité actuelle tout en gardant le style et la substance.
Nous citons ses paroles : « *former à la citoyenneté et à la dignité et être des hommes et des femmes capables de donner plus que de recevoir.* » C'est bien dans cet esprit que nous allons continuer le voyage avec les nouveaux jeunes qui nous ont rejoints ces dernières années, accompagné par le remarquable travail de la nouvelle équipe du CASI-UO.

Angela, Annalisa, Claudia, Giovanna, Giulia, Marco, Salvatore, Teresa

Il y a des personnes qui laissent des traces indélébiles dans le coeur et l'esprit de ceux qui les rencontrent. Rares sont celles qui, avec engagement, humanité et intelligence changent le cours de l'histoire, encore moins celles qui consacrent leur vie à lutter pour l'émancipation des « derniers»…
Tu as été une de ces personnes, notre cher Bruno.
Il y a 50 ans, cette histoire commença avec toi et tes compagnons de route. Les fruits de ton (votre) travail inlassable pour construire un monde plus juste sont toujours présents aujourd'hui et se sont répandus comme des graines qui ne cessent de se reproduire et de se multiplier.
A nous qui restons, la mission (presque impossible) de continuer le travail dans la mémoire et le respect de Bruno.
« Lorsqu'un ancien meurt, c'est comme s'il brûlait une bibliothèque», à nous le devoir de conserver et de rendre vivant tous les livres et les enseignements que tu nous as laissés.

Permanents du CASI-UO : Giulio, Maria Teresa, Germano, Teresa

50
CASI·UO
Cinquante ans du
Centre d'action sociale italien
1971-2021
LA NOUVELLE IMMIGRATION
ITALIENNE À BRUXELLES
#3 PRÉSENTATION DE L'ENQUÊTE
RÉALISÉE PAR LE CASI-UO
24 septembre 2021
À L'ESCALE DU NORD,
RUE DU CHAPELAIN 1
1070 Anderlecht
de 17h00 à 20h00
0475 46 79 48
02 521 21 25
casiuo1970@gmail.com

50
CASI·UO
Cinquante ans du
Centre d'action sociale italien
1971-2021
Place aux écoles de devoirs :
lieu d'émancipation collective.
#2 ATELIERS
au COOP
Quai Fernand Demets 23,
Anderlecht
16 septembre 2021
Programme de la matinée
9h15: accueil
9h30 - 9h45: ouverture du colloque
9h45 – 10h45 & 11h - 12h : ateliers
1. Quelle place peuvent occuper les parents au sein de l'institution école et du dispositif école de devoirs, notamment dans le cadre du projet soutien à la parentalité ? Comment les écoles de devoirs peuvent accompagner les parents au sein des écoles ?
2. Le(s) métier(s) d'animateur et de coordinateur d'école de devoirs entre engagement et travail avec les jeunes, les parents, les écoles et la précarité de leur emploi.
3. L'action politique des écoles de devoirs et leurs avenirs : vers où voulons-nous aller ?
12h - 13h: partage collectif des résultats & réflexions.
Francophones
Anderlecht
1070
FÉDÉRATION
0475 46 79 48 02
025212125
casiuo1970@gmail.com

BIOGRAPHIE

Extrait de la biographie de Bruno rédigée par notre ami Hamel Puissant du CBAI.

Bruno Venanzio Ducoli est né en Italie à Breno le 28 août 1935.
Il est ordonné prêtre franciscain à Milan en 1961. Il commence à enseigner au lycée de Varèse lorsqu'il fonde et s'engage dans « Telefono Amico », dont il suit le développement jusqu'en 1968, ainsi que l'association « Monde X ». Ayant soutenu l'occupation de l'Université de Milan par un mouvement estudiantin revendiquant la « démocratisation du savoir » en 1967, il est obligé de quitter son poste d'assistant. Il déménage à Louvain (Belgique) pour étudier la sociologie.
Au hasard d'une rencontre avec une assistante sociale que Bruno Ducoli « trébuche » sur l'immigration italienne à Bruxelles. Il découvre alors la réalité des familles immigrées italiennes subissant des exclusions inhérentes à leur extranéité ajoutées à celles caractérisant tout milieu populaire. Il, cofonde, en parallèle, avec ces camarades de l'UCL Antonio Mazziotti, Roberto Pozzo et Silvana Panciera, en 1971 le Centro d'azione sociale italiano - università operaia (CASI-UO), au sein de la communauté italienne de Bruxelles.
Promoteur d'initiatives de formation à la citoyenneté, de diffusion culturelle (pièces de théâtre et chorale Bella Ciao) et de lutte contre l'échec scolaire. Il crée quatre coopératives, dont l'imprimerie Barbiana et le garage Bonnevie. Il écrit quatre pièces de théâtre (en italien et français), publie quatre disques de chansons de lutte et des textes poétiques. Durant cette période, il a ouvert et dirigé une radio libre en italien, espagnol, grec et français.

Fin 1980, début 1981, il fonde avec l'appui de plusieurs associations migrantes, des deux syndicats et l'ancêtre de la COCOF, le Centre Socio-Culturel des Immigrés de Bruxelles (CSCIB) pour élargir son action culturelle auprès d'autres communautés et former des cadres interculturels. Auteur de plusieurs publications (livres, articles et cartes blanches dans des journaux et magazines belges, français, allemands, anglais, espagnols et italiens) sur l'immigration. « Ils vont rester », titra Le Soir, lorsque Bruno lança le CSCIB.
En 1982, il co-fonde l'asbl DEFIS (Association pour le Développement, l'Emploi, la Formation et l'Insertion Sociale) qui coordonne des projets de lutte contre l'exclusion sociale à Bruxelles et jettera les bases de la future politique d'ISP en Région bruxelloise.

Sous l'impulsion du Conseil de l'Europe, qui, en 1976, donne naissance au concept d'éducation interculturelle, et s'appuyant sur la Directive européenne du 25 juillet 1977 relative à la scolarisation des enfants de travailleurs migrants, le Ministère de l'Éducation fait appel à l'Université de Liège et au CSCIB pour une expérience-pilote d'éducation interculturelle financée par la Commission Européenne (1983-1987 ; 1988- 1992).
En 1987, Bruno devient le président du Conseil consultatif de la Communauté française pour les personnes d'origine étrangère (CCPOE) qui donnera de précieux conseils sur l'enseignement, la formation et la vie associative de l'immigration. En 1997, Bruno Ducoli a été élu vice-président de la Commission mixte de concertation entre les institutions régionales et les populations d'origine étrangère de la région de Bruxelles-capitale, composée de 18 députés régionaux et 18 représentants des populations étrangères, créée pour traiter des problèmes d'immigration. Il a fait d'innombrables apparitions à la radio et à la télévision. Un engagement qu'il a maintenu jusqu'à son retour en Italie en 2001.
« Unir sans confondre, distinguer sans séparer » signifie, dans ce sens, que dans le cadre de problématiques générales liées aux inégalités socio-économiques, il faut, quand on parle d'immigration, parler aussi de discriminations, de stigmatisations, d'identités culturelles et religieuses plurielles vécues par les populations de manière particulière.
En 2000, il a été fait chevalier par le président de la République italienne et en 2001 par le roi Albert II de Belgique. Parallèlement, il a été nommé expert belge pendant 4 ans pour le Conseil de l'Europe à Strasbourg, expert pendant 2 ans pour l'Unesco à Paris et consultant pendant 4 ans pour la Commission européenne à Bruxelles.
En 2001, avec ses amis les plus proches, il est retourné en Italie où, dans un splendide ancien couvent de San Tommaso du lac de Garde, il a créé le « Centre européen de rencontre et de ressourcement » à Gargnano, qu'il dirigera jusqu'à la fin de 2020. Il vient de s'éteindre le 13 avril 2021 à 85 ans.

Merci Hamel.

50 CASI·UO

Rue St Guidon 94
1070 Anderlecht
02 521 21 25
0475 46 79 48
casiuo1970@gmail.com
www.casi-uo.com

VOYAGE

Soirée de clôture du 50ème anniversaire du Casi-Uo

19/03 2022

Zinnema
24 - 26 Rue de Veeweyde
1070 Anderlecht

19h00
Accueil

19h30
Hommage à Bruno Ducoli

20h30
Voyage
Pièce de théâtre du Casi-Uo

avec le soutien de

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES · Francophones Bruxelles · Anderlecht 1070